AU PIED DU FAUNE

Il y eut un petit silence, puis :

—N'est ce pas, Marcel, tu reviendras demain ?

—Oui, m'sieur !

—Tu me le promets, mon petit homme ?

—Oui, m'sieur.

—Tu me le jures ?

—Mais oui !

Sur les joues roses de l'enfant le vieillard posa deux baisers sobres, deux baisers un peu rudes sous les poils drus de la barbiche blanche. Confiant, il se leva du banc de pierre où il était assis, et tandis que le gamin disparaissait au détour d'un bosquet, il s'éloigna à pas lents dans le crépuscule tôt venu de septembre. Chaque jour, les deux amis se séparaient de la sorte.

L'un n'avait que quatre ans à peine. C'était le fils d'un lieutenant de la garnison de Versailles. Blond comme une fille, mais hardi déjà et vigoureux, avec un sourire sain et des yeux où luisait une flamme de vie tenace, il semblait la vie et la santé mêmes. Tous les après-midi, sous la surveillance d'une domestique, il venait jouer dans le parc du château.

Or, à cette époque de l'année, les vacances ayant dépeuplé la ville, il se serait ennuyé, seul toujours comme un enfant abandonné dans les allées désertes du grand roi, si son ami ne s'était trouvé sur la route.

Celui-ci était un vieux de la vieille. Ancien officier des voltigeurs de la garde impériale, il avait pris sa retraite comme colonel, une dizaine d'années seulement après la guerre de 1870, et, aussitôt dépaysé au milieu des foules jeunes du nouveau siècle, célibataire sans parents, sans amis, sans affection aucune, débris d'un autre âge, il s'était retiré comme beaucoup d'autres officiers, à Versailles.

Dans cette ville, en effet, il sentait, moins qu'autre part, la hâte fébrile des générations actuelles, il retrouvait surtout, dans les rues désertes aux hôtels muets, sur les larges avenues aux alignements solennels, parmi les futaies bruissantes du parc, un peu de l'âme du passé survivant dans l'âme des choses.

Et puis, à cette France qu'il ne comprenait plus, un seul lien rattachait encore le colonel Bertrand : l'armée. Pour lui, elle était restée identique à celle d'autrefois. C'était la même qu'il avait connue, qu'il avait servie, qu'il avait aimée, et, dans les quelques régiments de la garnison de Versailles, il la retrouvait tout entière.

Le colonel Bertrand habitait dans le quartier un peu désert qui avoisine Satory. N'ayant pour vivre que sa pension, son logis n'avait rien d'élégant, sa chambre, avec le lit de fer, la table de bois et les chaises simples, montrait l'austérité d'une cellule de moine, serré dans sa redingote comme dans un dolman, la boutonnière ponctuée d'une rosette rouge semblable à quelque fleur de sang, il allait par les rues, raide, muet, plastronnant, insensible en apparence à sa solitude et un peu dédaigneux.

Ceux qui regardaient passer cette silhouette correcte et sombre, ce visage aux yeux brillants, au nez mince, aux traits creusés et rendus plus gris par la triple virgule d'un blanc d'argent de la moustache et de l'impériale, pensaient :

—Comme il est fier, ce vieux :

Hélas ! le pauvre vieux n'était pas fier, mais une plaie saignait en lui, de plus en plus vive et douloureuse, et il se raidissait pour ne pas la laisser soupçonner.

Les premiers temps qui suivirent son départ de l'armée, le colonel Bertrand, encore vert et robuste, souffrit de ne plus porter l'uniforme, de n'être plus le soldat qu'il avait toujours été. Ses trop longs loisirs maintenant l'accablaient.

Il arrivait pourtant à tromper son ennui par des lectures, par des promenades, surtout par de longues causeries avec d'anciens camarades, en retraite eux aussi et retrouvés à Versailles. Mais les années passèrent. Ses yeux se firent mauvais et sa vue trouble. Ses jambes s'ankylosèrent sous l'étreinte de la vieillesse. Les camarades moururent les uns après les autres. Si bien qu'un jour, l'ancien officier brillant des voltigeurs, couturé, ridé, branlant mais toujours plastronnant, s'aperçut qu'il était près de la mort et qu'il était seul.

Et, ce jour-là, pour la première fois de sa vie, des larmes montèrent aux yeux du colonel Bertrand.

En une minute, il se souvint du passé. Il revit sa jeunesse perdue, gâchée pour les affections futures. Il retrouva dans un coin de sa mémoire la silhouette d'une jeune fille qu'il avait aimée jadis, alors qu'il n'était que lieutenant. Sur le point de l'épouser, il s'était, par insouciance, par peur de l'inconnu, dérobé.... Ah! pourquoi n'avait-il pas consenti à mettre sa main dans celle qu'on lui tendait? Comme les autres, il aurait eu une compagne, une amie de chaque jour, il aurait eu un foyer, il aurait eu des fils, orgueil de sa maturité, il aurait à cette heure enfin, des petits enfants, consolation de sa vieillesse.

Le colonel sentit battre douloureusement dans sa poitrine son vieux cœur desséché où ne logeait plus ni affection, ni amour.

Alors, sa détresse s'accrut de jour en jour. Au regret lancinant du passé venait s'ajouter l'appréhension d'un avenir sans joie, d'une mort ignorée et solitaire. En vain, désormais, il lutterait contre la souffrance, car, il le sentait bien, le moindre choc annihilerait sa force, le coucherait d'un coup, comme ses anciens camarades, dans le tombeau.

—

Le colonel Bertrand avait l'habitude d'aller s'asseoir, chaque après-midi, en un recoin caché du parc. Il aimait cet endroit pour sa solitude. De grands arbres l'ombrageaient de leurs branches. Par une éclaircie s'apercevait la nappe immobile du grand canal, semblable à quelque immense miroir. Les feuilles, à l'automne, tombaient avec majesté. Derrière le banc où le vieillard s'arrêtait, un vieux faune de pierre, tout mangé par le temps et la mousse, souriait d'un pauvre sourire désabusé, d'un sourire d'un autre âge. Mais, surtout, personne, personne ne passait par là.

Un jour, cependant, il ne s'y trouva pas seul. Une domestique, muette, insignifiante, était assise sur le banc. A ses pieds, un enfant jouait dans le sable.

Le colonel, furieux, bougonna :

—Il n'y a donc pas moyen d'être tranquille, ici !

Et il allait s'éloigner, quand l'enfant, s'avançant hardiment vers lui, demanda avec ingénuité.

—Veux tu jouer avec moi, dis, monsieur ?

Sapristi ! Les " moutards ", ce n'était pas son affaire. Mais, tout de même, celui-là était si gentil avec ses cheveux blonds de fille, son sourire rose, ses yeux vivants et son petit air crâne !..... Le colonel céda :

—D'abord, comment t'appelles-tu, mon petit homme ?

—Marcel, monsieur.

—Eh bien! Marcel, c'est entendu. Nous allons jouer tous les deux.

C'est ainsi que commença l'amitié du vieillard et de l'enfant.

Depuis lors, ils ne cessèrent de se rencontrer tous les jours, dans le recoin caché du parc, sous les yeux indulgents du faune au pauvre sourire désabusé. Une intimité sans cesse grandissante s'établit entre eux.

Pour la première fois depuis bien longtemps, le cœur du vieillard battait à l'unisson d'un autre. C'est que, dans l'âme de cet enfant, toute simple et vierge d'impression, se retrouvait l'âme identique des autres générations.

Quelques semaines passèrent. La force de l'habitude enchaînait le colonel Bertrand et le contraignait à venir, chaque jour, près de son jeune ami, au parc. Mais, maintenant, un sentiment plus fort le liait. Lui, le célibataire sans affection et sans amour, il croyait voir dans Marcel la chair de sa chair, un petit-fils ou, du moins, ce qu'aurait été un de ses petits-fils, s'il s'était marié jadis. Cette illusion l'envahit tout entier. Bientôt il eut réellement pour lui la passion exclusive, la soif de dévouement d'un grand-père.

Il s'en rendit compte et voulut lutter. Rien n'y fit. Il avait trop épargné sa tendresse : elle débordait.

Aussi, quelle hâte il montrait pour se rendre à l'enfantin rendez vous ! Quelle angoisse le poignait lorsqu'il disait, au moment de la séparation ;

—N'est ce pas, Marcel, tu reviendras demain ?

Tout son sang, il le sentait se serait figé dans ses veines si l'enfant, à cet instant, lui avait répondu :

—Non.... je ne pourrai pas venir !

—

Octobre arriva.

Au pied du faune, un tapis d'or mouvant s'étalait. La nuit tombait plus vite. Le vent, plus âpre, faisait tourbillonner les feuilles à travers les allées, de plus en plus désertes, du parc, et, par les éclaircies plus larges, entre les arbres, l'eau immobile du grand canal semblait maintenant, sous les pâles rayons du soleil, un tapis de neige précoce.

Cependant, le colonel Bertrand retrouvait, ch que jour encore et au même endroit, le jeune Marcel.

Aujourd'hui, il l'attendait sur le banc solitaire, lui ayant fait promettre de revenir, comme d'habitude.

Or, personne n'apparut à l'heure coutumière, et le vieillard aussitôt s'inquiéta. L'enfant ne pouvait pas avoir oublié, lui toujours si fidèle. Mais peut être ses parents l'avaient-ils empêché de sortir, pour quelque raison; peut-être était-il malade.... L'oreille aux aguets, les yeux fixes, les nerfs vibrants, il attendit, il attendit, longtemps.

Le soleil lentement déclina, traînant sa pourpre à travers les futaies dépouillées, ainsi qu'un manteau royal déchiré par les ronces. Rien ne vint. Bientôt l'astre disparut à l'horizon et un subit crépuscule enveloppa de mystère l'infini. Alors, le colonel se leva.

Il était pâle, il avait froid, ses mains tremblaient.

Maintenant, il voulait savoir, coûte que coûte, la cause de l'absence. Mais comment? Par discrétion, il n'avait jamais questionné Marcel sur sa famille et la rue qu'il habitait. Non, il n'était pas possible de savoir!

Désespéré à pas chancelants, il reprit le chemin de sa maison. Il ne comptait plus que sur le hasard.

En passant, un garde le salua militairement. Ce garde, sans doute, le connaissait. Il l'arrêta :

—Dites moi, mon ami, pouvez-vous me renseigner ?

—A votre disposition, mon colonel !

—Vous m'avez vu souvent avec un petit garçon, là-bas, au pied du faune de pierre ?

—Oui, mon colonel.

—Avez vous aperçu cet enfant dans le parc, aujourd'hui ?

—Je ne l'ai pas vu aujourd'hui....

—Ah !

—Mais, hier soir, la bonne qui l'accompagnait m'a parlé.

—Que vous a-t elle dit ?

—Elle m'a dit que le père du petit était lieutenant d'artillerie.....

—Oui, je le sais !

—Qu'il venait d'être nommé capitaine et qu'il allait changer de garnison.

—Ah !

—Ils ont dû quitter Versailles aujourd'hui.

—Oui, oui ! Merci, mon ami !

Pendant que le garde s'éloignait, le vieillard reprit sa route. La réponse de l'homme, tout d'abord, lui avait semblé naturelle. C'était ça, évidemment: le père avait été promu capitaine et affecté à une nouvelle garnison, il était parti, et Marcel avec lui.

Puis, à se répéter ces trois mots: Marcel avec lui, le colonel eut un éblouissement brusque. Il ne devait plus jamais, jamais, revoir l'enfant. C'était désormais, pour son affection ardente de grand père, comme si le petit était mort.

Sous le choc de cette idée, le vieux chancela. Il voulut se raidir, plastronner encore contre cette nouvelle souffrance, contre ce désastre. Il ne le put. Tous les ressorts de la volonté et de la vie étaient brisés en lui.

Alors, tel un animal blessé, le malheureux revint lentement sur ses pas. Peu lui importait la nuit appesantie sur la terre comme un voile funèbre. Il voulait revoir l'endroit où, pour la première et la dernière fois, son vieux cœur avait aimé.

Tout était mort en lui. Tout semblait mort autour de lui....

Le lendemain matin, en faisant sa tournée à travers le parc, un garde trouva dans une allée le corps sans vie d'un vieillard, écroulé parmi les feuilles mortes. Sur la redingote noire de l'inconnu, une rosette brillait ainsi qu'une fleur de sang. Au-dessus du cadavre, un faune de pierre souriait, d'un triste sourire désabusé.

Lèse-majesté !

Le courrier de Chine nous apporte de curieux détails sur les funérailles de l'impératrice de Chine, qui ont eu lieu selon le rite, un an après sa mort.

Le cortège magnifique se déroula de la cour de Pékin à la plaine des Tombeaux Impériaux. Trois photographes chinois, cachés dans la foule, réussirent à prendre quelques vues. Mais leur acte fut considéré comme un manque de respect. Dénoncés, ils furent immédiatement jetés en prison.

La Haute Cour de justice fut spécialement réunie pour les juger. Ils furent, tout d'abord condamnés à une mort agrémentée de quelques supplices. Mais la nouvelle reine-mère, en sa bonté, intervint. Et la peine a été commuée. Les deux frères Yug porteront la cangue deux mois, puis seront expédiés, pour dix ans, aux travaux forcés. Quant au troisième, qui eut l'audace de photographier les traits mêmes de l'impératrice, après trois mois de cangue, il sera mis en prison à perpétuité. !

UNE GARE MONSTRE.

On a inauguré le 1er juillet une gare colossale, construite au cœur même de New York, entre la septième avenue et la trente deuxième rue, par "Pensylvania Railroad". C'est le plus grand édifice de ce genre, et de plus, paraît il, une station modèle, qui se développe sur une superficie de trois hectares. Les bâtiments, qui reposent sur des fondations ayant 23 mètres de profondeur, comptent jusqu'à vingt deux étages. Ils comprennent quatre mille bureaux, desservis par trente-deux ascenseurs. Grâce aux tunnels de l'Hudson et du Manhattan, aucun rail ne vient encombrer le centre de New York. La construction de cette gare d'architecture dorique a nécessité 27.000 tonnes d'acier, 600 mètres cubes de granit pour la décoration et quinze millions de briques.

LE Dernier Reportage DE Georges Hustin.

Georges Hustin avait débuté dans le journalisme, à " Paris-Information ", journal presque exclusivement consacré à recueillir les faits divers de la capitale et de la banlieue. Presque immédiatement, il s'était distingué par quelques reportages sensationnels. Débrouillard à l'excès, aussi vif et aussi alerte d'esprit que de jambes, ne redoutant aucune rebuffade, sachant être importun au besoin, très résistant à la fatigue et aux intempéries, il possédait naturellement toutes les qualités qui font le bon reporter. En même temps, il avait acquis très vite celles qu'il n'est possible d'obtenir que par l'expérience et l'exercice de la profession. Ses chefs le comblaient de leurs félicitations. On parlait de lui avec éloge dans les autres journaux et on eût accepté volontiers sa copie.

C'était un grand garçon, âgé de vingt-trois ans, environ, très complaisant et très sociable, mais très renfermé et sur la vie intime duquel on connaissait peu de choses. On croyait savoir, que malgré sa jeunesse, il était marié, et avait un enfant, et qu'aussi il était très jaloux. Le fait est qu'il ne parlait de sa femme à personne et que jamais il n'avait introduit un confrère dans son intérieur.

Pendant cinq ans, ses succès l'avaient maintenu au premier rang des informateurs parisiens. Ses enquêtes étaient toujours les plus rapides et les plus complètes et personne ne savait comme lui aller chercher les renseignements là où il fallait précisément les recueillir. Brusquement tout changea et un relâchement imprévu apparut en lui. Son activité cérébrale faiblit pour faire place à la nonchalance et à la mollesse. Lui qui tirait vanité de ce que son journal fût, par ses efforts, mieux renseigné que les autres journaux, devint négligent dans son travail. D'abord, il rapporta des enquêtes incomplètes, souvent même trop tard pour qu'il fût possible de les utiliser, puis il lui arriva fréquemment de ne rien rapporter du tout.

Il s'était mis à boire et à boire de l'absinthe, et promptement il était tombé sous la domination de ce vice horrible. Ce besoin était si impérieux chez lui, que lorsqu'il partait en quête sur un événement, dans Paris ou aux environs, il ne pouvait s'abstenir d'absorber sa boisson favorite. Souvent, lorsqu'il était assis devant la liqueur verte, il oubliait le travail à faire et quelle mission lui était confiée.

En même temps, son humeur s'était assombrie et une douloureuse mélancolie l'avait envahi tout entier. A la rédaction, on racontait qu'il fallait chercher la cause de ce changement dans des chagrins conjugaux; que sa femme s'était enfuie avec un autre homme en emportant l'enfant, et qu'il cherchait vainement à tuer le souvenir.

Son directeur, qui l'aimait en raison de ses anciens services, son secrétaire de rédaction qui le protégeait, avaient pendant longtemps fermé les yeux sur ses défaillances. On usait encore d'indulgence avec lui, mais il était le premier à comprendre qu'il n'était plus que toléré et que la patience dont il avait profité jusque là était maintenant épuisée.

Et cependant, il aimait toujours son métier. Bien qu'il eût conscience de sa dégradation et de son impuissance à fournir une besogne sérieuse, il rêvait d'un coup d'éclat pour se réhabiliter, d'un reportage à effet dont il aurait personnellement la primeur, dont il connaîtrait seul toutes les circonstances et que son journal publierait avec une manchette retentissante. Cette pensée obsédait son cerveau affaibli, et lorsqu'il se trouvait sous l'influence du délire alcoolique, son imagination surchauffée matérialisait l'idée de l'événement qu'il souhaitait. Il en voyait, comme dans une demi-hallucination, se dérouler tous les épisodes. Il en était le seul témoin et le seul narrateur.

" Patience, disait-il parfois à ses camarades, mon jour viendra, et alors vous reconnaîtrez que je suis encore bon à quelque chose ! "

—

La pendule qui donnait l'heure aux rédacteurs de " Paris-Information " marquait deux heures de la nuit. " Rien à signaler " avait dit le dernier coup de téléphone venu de la Préfecture de police. Les reporters, assurés qu'aucun incident ne nécessiterait leur départ en expédition, se préparaient à se retirer. Déjà le secrétaire de la rédaction donnait l'ordre d'envoyer à l'imprimerie la page réservée aux nouvelles de la dernière heure, quand un pas précipité résonna dans le couloir. La porte de la salle commune fut ouverte violemment et George Hustin entra.

Il tenait son chapeau à la main. Ses longs cheveux collés sur son front mouillé de sueur, son faux-col déboutonné, son gilet largement ouvert, son souffle haletant, tout indiquait qu'il venait de fournir une course rapide.

— Enfin ! s'écria t-il, d'une voix claironnante, et avec un accent triomphant ; je le tiens, mon crime, et je suis certain de n'avoir pas été brûlé.

—Ma foi, dit le chef de service, vous arrivez à propos, il n'y a rien qui vaille dans le journal ce soir et nous allions nous coucher. Mais d'abord, est-il important votre crime ? et comment l'avez-vous connu ?

—Un drame passionnel des plus intéressants que j'ai vu se dérouler sous mes yeux, " que j'ai vu ", vous m'entendez bien, et que personne autre n'a vu. Il s'est terminé il y a vingt minutes à peine.

—C'est une aubaine, tous mes compliments, mais faites vite, nous allions paraître. Je vous donne un quart d'heure et cinquante lignes.

—Un quart d'heure ! C'est une heure et deux cents lignes qu'il me faut. J'ai des détails longs comme cela. Pour être complet, j'aurais besoin de cinq cents lignes.

—Mais, enfin le sujet, en deux mots.

—Un mari tue sa femme, l'enfant de celle-ci et se suicide après ce beau travail. Songez que nous serons les seuls à publier cela ce matin !

—Enfin ! prenez une demi-heure, je ne peux pas plus.

Georges Hustin s'assit au bord de la table et se mit à écrire. Sa main courait fiévreusement sur la feuille blanche. Lui qui n'arrivait plus à diriger sa pensée, dont les doigts formaient, d'habitude, des lettres indécises et tremblées, avoit retrouvé toute la clarté de son cerveau et toute son ancienne rapidité sténographique pour tracer les mots sur le papier. Les lignes s'ajoutaient aux lignes, sans qu'il hésitât, sans corrections ni ratures. Ses doigts frémissants, maniaient le stylographe avec une sûreté et une promptitude qui émerveillaient et stupéfiaient ses collègues, rangés autour de lui pour lire par-dessus son épaule l'émouvant récit du drame dont il rapportait toutes les phases. Et il n'avait recours à aucune note, sa mémoire lui rendait tous les détails qu'elle avait enregistrés.

A un moment, il releva la tête et promena autour de lui des yeux vagues et que n'animait aucune lueur. Son regard était fixe et il semblait contempler un spectacle qui n'aurait été visible que pour lui seul. La chaleur était étouffante et il quitta son veston sans paraître avoir conscience de son acte. Le secrétaire de la rédaction, qu'on était allé prévenir était venu attiré par la curiosité.

—Bravo, Hustin, dit-il, bravo; enfin, on vous retrouve. Mais tout de même, où avez-vous pris tout cela? J'espère bien que vous n'inventez pas. Ce serait du propre pour le journal.

—Quand je vous répète que j'ai tout vu, répondit Hustin, qui semblait sortir d'un rêve, et que je sais tout. Laissez moi, je vais finir.

—

Il se pencha sur la table et se remit à écrire. On eût dit maintenant qu'il était plongé dans une demi-hallucination et que les mots, rapides et pressés, s'alignaient automatiquement sous sa plume, comme s'il eût agi sous l'influence d'une force qui contrôlait son cerveau, guidait son poignet et à laquelle il ne pouvait se soustraire.

D'instant en instant, il repoussait un nouveau feuillet qu'il venait de remplir et qu'on descendait immédiatement à la composition. Enfin, il s'arrêta.

—C'est fini, déclara-t-il simplement.

—Ma foi, mon cher Hustin, s'écria le secrétaire qui avait parcouru la copie à mesure qu'elle était produite, c'est épatant, prodigieux ! Jamais on n'a raconté un fait divers de dernière heure avec cette précision, et cette abondance de détails, cette intensité dramatique, cette clarté dans l'exposition. Tout y est : mariage romanesque, deux époux trop jeunes, incompatibilité d'humeur ; le mari jaloux, la femme coquette, qui se prend d'une autre affection et abandonne le toit conjugal ; l'époux outragé retrouvant par hasard, dans un hôtel, la malheureuse disparue depuis deux ans, et la tuant avec l'enfant qu'il sait ne pas être de lui. Un vrai roman. C'est parfait. Enfoncés pour cette fois les confrères. Demain le patron vous félicitera, on dirait que c'est vécu.

—N'est-ce pas ? fit Hustin ; la vie même et un joli meurtre ! Je ne vous avais pas trompé.

—Par exemple, vous allez me raconter maintenant comment le hasard vous a rendu témoin de toute cette scène. Je ne parviens pas, non plus, à m'expliquer par quel moyen vous avez pu rassembler en un temps si court une telle masse de renseignements ?

—Vous allez le savoir dans une minute.

—Mais, bigre ! reprit le secrétaire en se frappant le front et en bondissant sur sa chaise, nous allions en faire de belles. Vous avez oublié quelque chose, la fin finale. Votre tragédie n'a pas de dénouement.

—Croyez-vous ? demande posément Hustin.

—Parbleu, j'en suis sûr. Vous nous avez annoncé le suicide de l'assassin. Où est-il le suicide ? Votre récit n'est pas terminé.

—Vous allez être satisfait et vous reconnaîtrez que je vous ai fourni un fait divers peu banal.

Georges Hustin se leva, quitta sa place, fit quelques pas en arrière sans se presser et dit lentement:

—Mon cher secrétaire, j'ai raconté pour vos lecteurs ce que j'avais vu tout à l'heure et ce que je savais des circonstances du crime.... Ma besogne s'arrête là ... Quant au suicide de l'assassin, c'est vous qui le raconterez.

Et tirant un revolver de sa poche, il se brûla la cervelle.

LE COUPEUR DE JONCS

Le soir venait et le soleil de cette claire journée d'automne, voilé maintenant derrière le rideau mourant des grands peupliers, jetait sur la rivière des traînées de pourpre et des semis de violettes que le courant incessant remuait et balançait.

Dans la forêt verte des roseaux, Jean Bastien, debout sur son bateau plat et tenant à la main sa faucille effilée, laissante comme un croissant de lune, étreignait d'embrassades nerveuses les joncs soyeux et les moissonnait, silencieux et hâtif.

C'était là sa besogne du mois d'août au mois d'octobre, et la saison s'avançait : les joncs commençaient à pourrir, le pied dans l'eau, et seraient bientôt inutilisables.... Il ne fallait pas perdre de temps et, jusqu'à la nuit noire, Jean Bastien comptait travailler ferme.

Le coupeur de jonc était un homme sec et dur comme un sarment, aux cheveux gris, rares sur les tempes creuses, l'œil froid, la lèvre rase acerbe et ironique. Près de lui, sa femme, chétive, le dos rond, ramassait les joncs coupés et les serrait en gerbes ruisselantes qui s'amassaient autour des deux travailleurs.

Tout en fauchant, Jean Bastien, l'esprit sans cesse en éveil et inquiet, ruminait des pensées — trop souvent les mêmes — des pensées de haine contre la malfaçon sociale, des pensées de rancunier dont le ventre a souvent crié famine et des projets farouches de démolisseur qui veut à l'anéantissement les vieilles choses, pourtant indestructibles, qu'on nomme famille, religion, drapeau ou patrie.

La nuit tombait maintenant : dans les roseaux, les rainettes avaient cessé leurs murmures, l'ombre envelopait la rivière devenue noire avec, ici et là, quelque reflet rouge tombé du couchant, et soudain sur l'eau qui bruissait doucement, un clapotis de rames s'approcha.

Le cou penché les deux vieux cherchaient à voir le batelier qui entrait dans le chenal que la faucille avait tracé depuis le matin et ce fut seulement quand l'avant heurta le bord de leur " bachot " que la mère Bastien murmura, effarée et se parlant à elle même :

—Germain !.... Qu'est-ce qu'il y a ?

Elle avait reconnu son fils et, tout de suite, Jean Bastien l'aperçut assis sur la planche, le képi rouge rejeté en arrière.

Germain était depuis bientôt deux ans soldat à S.... et devait revenir définitivement au village dans quelques semaines.

C'était une surprise pour le père et pour la mère, quelque chose d'imprévu qui les gênait.

Mais aussitôt Germain, au tout petit gars au nez pointu, au regard sournois, leur disait, la voix basse et assourdie, sans même quitter sa place pour les embrasser :

—Je suis content de vous trouver là.... Ça vaut mieux pour ce que j'ai à vous dire.... Approchez et écoutez-moi.

Et dès qu'il vit leurs deux têtes penchées vers lui, il baissa encore la voix pour leur affirmer d'abord que la misère chez eux allait cesser et qu'il avait trouvé le moyen de faire fortune d'un coup, mais qu'il fallait de la prudence et une discrétion à toute épreuve.

Une inquiétude serra la gorge des deux paysans en écoutant cette voix sèche, atténuée, sinistre dans la nuit.

—

" ..Voilà.... depuis qu'il était au régiment, où éduqué par son père, il était arrivé avec le dégoût de l'uniforme, la haine contre ses chefs et contre toute discipline, il avait cherché longtemps, puis préparé avec soin ce qu'il appelait une formidable affaire.... Entré en relations avec une agence d'espionnage, on lui avait demandé de livrer une des nouvelles mitrailleuses dont une batterie se trouvait où serait le régiment. Au lendemain des manœuvres, la nuit précédente justement, il avait, d'un coup de ruse et d'audace, enlevé l'engin dont les pièces démontées étaient en ce moment sous le lit, dans la cuisine des vieux, de l'autre côté de l'eau.... Il fallait trouver une cachette sûre, car lui il ne pouvait emporter l'arme sans risquer de se faire arrêter et il allait disparaître, fuir vers l'est, et c'est de là qu'un étranger viendrait dans quelques semaines chercher l'engin et leur remettrait à eux la moitié de la somme, soit vingt cinq bons billets de mille...."

Un silence lourd tomba quand Germain eut fini ses explications.

L'eau coulait plaintive et, du ciel où les étoiles s'allumaient une à une, tomba une paix, une sérénité que ne pouvait troubler le récit de l'odieuse trahison.

Jean Bastien, la main crispée sur le manche de sa faucille, sentait une amertume monter à sa gorge ; un trouble persistant qu'il ne pouvait supprimer en lui et soudain, il se surprit à murmurer ces mots : " Espion !.... Traître."

Germain, Germain Bastien, son fils était un traître.... Il allait livrer un secret qu'il avait volé.... volé à la France !

Et voici qu'il ne trouvait plus en lui les idées dont il avait souvent bercé sa misère, et, de ses plaisanteries, sur le drapeau, de ses " blagues " grossières sur les " galonnés " et le panache, de ses théories malsaines et paradoxales qui l'enchantaient tout à l'heure encore, il ne restait plus rien qu'une vision : la mitrailleuse des petits fantassins de France cachée, pour être livrée aux soldats allemands, sous le lit des Bastien, le vieux lit de noyer mangé des vers où avaient dormi des générations de pauvres gueux .... oh ! oui, bien pauvres, mais de braves et honnêtes gens !.....

Et comme Germain impatient demandait :

—Eh bien, qu'est-ce que vous avez ?.... qu'est-ce que vous décidez ?....

Le père Bastien se contenta de répondre :

—Rentrons.... nous allons causer....

Il repoussa la barque qui avait amené son fils et prenant son croc, à lentes poussées, il dirigea vers la rive son bateau enfaîté de gerbes noires.....

Sur le seuil de la maison, il quitta sa femme et son fils et leur dit :

—Attendez moi.

Puis, il s'éloigna, le front toujours courbé....

—

Quand il revint, il tenait par la bride un cheval attelé à une carriole qu'il laissa devant la porte. Puis il entra.

—Où est.... ce que tu as apporté ? demanda-t-il la voix nette et décidée.

Penché sous le lit, Germain en retirait de lourds objets enveloppés de papiers gris déchirés à certains endroits et laissant entrevoir, à la lueur de la lampe, des éclairs d'acier.

Le père Bastien était allé vers l'armoire et avait tiré lui-même un drap blanc.

Il enveloppa avec une sorte de respectueux effroi les morceaux de la mitrailleuse et rassemblant les coins du drap, il transporta le mystérieux colis dans le fond de la carriole.

Revenu dans la pièce, il dit à sa femme :

—Donne moi une chemise, ma veste et ma casquette....

Et, quand il eut échangé ses vêtements mouillés contre ceux qu'elle lui apportait un à un, il s'avança vers son fils qui le regardait faire, silencieux, les lèvres serrées, les sourcils contractés, ne comprenant pas encore.

—Tu vas venir avec moi, ordonna Jean Bastien.... Le cousin Delphin m'a prêté son cheval et sa voiture.... Il y a à peine dix lieues pour aller à S..... Nous y serons avant le jour.... Toi tu vas rentrer à la caserne où tu n'es pas encore porté comme déserteur et moi je rendrai..... la..... " chose " à ton colonel.....

Il n'osait pas prononcer le mot, comme si c'eût été un objet à la fois terrible et sacré.

Mais aussitôt Germain avait bondi, en révolte :

—Tu es fou !.... s'était-il écrié.. C'est pour moi la prison..... les travaux forcés.....

—J'aime mieux cela que..... ce que tu allais faire !

—Voyons ce n'est pas possible !.. Toi, le père Bastien, l'anarchiste, comme on dit ici, toi, qui m'as appris à détester mes chefs, à maudire l'armée.... tu ne vas pas te tourner à présent contre moi ! Et puis, pense donc, c'était la fin de notre misère !.... On peut vivre heureux en Prusse comme ici avec l'argent.

Mais le vieux remuait la tête et, la voix très calme, une pensée nouvelle éclairant ses yeux, il reprit :

—J'ai eu tort et je m'en repens ! .... Mais quoi ! ce n'est peut-être pas tout à fait ma faute et nous sommes ainsi beaucoup en France qui nous grisons de mots lus ou entendus, et de phrases vides.... Et puis, un beau jour, quand on n'est pas, heureusement, trop mauvais, et qu'on touche la conséquence de ses bavardages, on a peur, on voit.... on voit la France, on comprend !.... C'est toi, Germain, qui m'as fait voir et comprendre .... Allons, garçon, du courage... Tu ne seras ni un traître, ni un espion.... Viens.... Je parlerai à ton colonel.... Je m'accuserai, va .... Ça doit être un brave homme ....! Il sera content et il pourra peut être arranger cela.... Et puis, quoi qu'il doive arriver, mon garçon, c'est " cela " qu'il faut faire .... Viens !

Désemparé, regardant ce regard en dessous, le soldat résistait, mais le vieux lui mit la main sur l'épaule, une main sèche et nerveuse qui serrait dur et tenait bon et il le poussa vers la porte, disant, tout maigré lui, mais la voix ferme :

—Allons, mon garçon.... c'est dit : les Bastien resteront Français .... En route !.....

Et irrésistible, sa main l'entraîna, l'obligea à grimper dans la carriole, et la vieille mère qui sortait maintenant parmi ses larmes, les vit s'enfoncer dans la nuit.